

Un singulier réduit national

Autor(en): **Bauer, Eddy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **115 (1970)**

Heft 9

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un singulier Réduit national

La littérature romanesque n'est pas notre fait et pas non plus celui de la « Revue militaire suisse ».

Mais quand le roman qui nous est tombé sous la main, est militaire, quand son auteur prétend y retracer la vie d'une section affectée à la garde d'un pont sur la ligne du Lœtschberg, quand son œuvre se présente aux yeux de l'étranger et de nos jeunes concitoyens comme la peinture fidèle du Service actif en 1943 et 1944, on admettra que l'auteur et son œuvre ressortissent à notre juridiction, en notre double qualité de vétéran du Réduit national et d'historien militaire.

Ce serait une erreur, croyons-nous, en effet, de traiter par l'indifférence l'ouvrage de M. Georges Piroué¹, ne serait-ce qu'en raison de l'ignorance encyclopédique où sont laissés nos jeunes gens en ce qui concerne tant l'histoire générale que l'histoire suisse et l'instruction civique. Ce qui, naturellement, les rend plus accessibles à toutes sortes de fables tendancieuses diffusées par n'importe quel faiseur de contes bleus (ou rouges) sur notre plus prochain passé.

* * *

On reproche traditionnellement aux romanciers issus de nos cantons de langue française d'être dépourvus de toute imagination créatrice, et, certes, nous ne nous inscrivons pas en faux contre cette opinion, mais nous dirons qu'à cet égard M. Georges Piroué constitue l'exception qui confirme la règle. Ce n'est pas, toutefois, que son imagination, comme celle de Balzac, lui permette de « faire concurrence à l'état civil », ainsi que le voulait le grand romantique, mais qu'avec un décalage d'un quart de siècle sur l'aventure vécue en 1943 et 1944, elle l'entraîne dans un monde de pure fantasmagorie. Somme toute, à certains passages de ce petit roman, on croirait que l'hypnotiseur en gris-vert qui exerçait son art dans son baraquement de l'Oberland, le tient toujours sous l'emprise de son magnétisme.

Et, comme de juste, ce sont principalement ces affabulations qu'a mises en vedette la critique, dans la presse romande et française, vérifiant

¹ *Le Réduit national*, Paris, Denoël, 1970.

de la sorte et une fois de plus, ces vers de l'immortel La Fontaine: « L'homme est de glace aux vérités. Il est de feu pour le mensonge ».

Le courage de l'entreprise compense-t-il les graves inexactitudes historiques dont s'entache ce mince roman militaire? Tel est l'avis que, le 9 mai dernier, M. Georges Haldas exprimait dans la « Tribune de Genève », en accueillant avec la foi du charbonnier les imaginations les plus controuvées de l'auteur¹. Nous nous opposerons de toute notre énergie à cette opinion, car selon la conception que nous nous faisons du courage, cette vertu comporte l'acceptation d'un risque certain; or nous ne parvenons pas à apercevoir précisément les risques que, dans sa personne et dans sa situation, aurait assumés M. Georges Piroué, du fait de la publication de son fantastique Réduit national.

Quant à la considération qu'il a perdue auprès de nous, peu lui en chaut, car elle lui est amplement compensée par les applaudissements que son œuvre a recueillis de la part non seulement de M. Georges Haldas, mais encore de M. Pierre Descargues, dans la « Tribune de Lausanne » (25.1.70) et du supplément littéraire du quotidien parisien « Le Monde », le 4 avril dernier.

* * *

Mais encore venons-en au fait, car nous ne demanderons pas à nos lecteurs de bien vouloir nous croire sur parole, quand nous dénions à cette œuvre toute portée historique.

Nous en avons d'abord au discours qu'il prête à un certain « major De Rham » dont « le képi un peu écrasé date de la dernière guerre », et qui dit à ses hommes réunis pour la théorie, après leur avoir expliqué l'importance de nos passages alpins:

« Vous êtes ici sur une de ces voies, la principale après le Gothard. Vous surveillez le passage des trains, vous en contrôlez le trafic et, du même coup, interdisez à qui que ce soit de le perturber. Car il existe d'autres puissances, les Anglais, les Américains,

¹ Il est vrai que les louanges de M. Haldas trouvaient leur contrepartie à la même page, dans une sévère appréciation du colonel Pierre Henchoz, et que, le 22 mai dernier, la même « Tribune de Genève » insérait la lettre suivante d'un de ses lecteurs:

N'étant pas écrivain comme M. Piroué (qui le dit lui-même!), je me limite à quelques phrases. Je remercie M. Henchoz pour son article impartial du 9 mai consacré à l'ouvrage de Piroué « Le Réduit national »; ayant lu ce petit livre il y a quelques jours, je l'affuble du terme « immondice ».

Georges Grosjean, Chêne-Bougeries.

qui ne voient pas d'un très bon œil l'avantage que leurs adversaires tirent de cette situation. Ils ont déjà des plans tout prêts pour y remédier en cas de besoin. »¹

Aussi bien, en présence de la menace que faisaient peser sur les ponts et sur les tunnels de nos voies ferrées transalpines, les « forteresses volantes » et les équipes anglo-américaines de sabotage, leur recommandait-il de redoubler de vigilance et de remplir leur mission, sans se livrer à aucun raisonnement subtil et sans trop chercher à comprendre, en application du principe posé par ce père de l'Église qui disait : « *Credo quia absurdum* ». Je crois parce que c'est absurde.

Nous avouerons humblement que ce commandant de bataillon était beaucoup mieux informé de la situation que nous ne l'étions personnellement au PC de la 2^e Division, à la lecture des ordres d'opérations qui nous parvenaient du 1^{er} Corps d'armée, et des bulletins de renseignements que nous adressaient, deux ou trois fois par semaine, les services du colonel-brigadier Masson.

Nous avons toujours cru conséquemment que la mission de notre armée, dès son installation dans les positions du Réduit, consistait à assurer la destruction des ouvrages d'art empruntés par nos axes nord-sud de communications ferroviaires et routières, de manière à placer les vainqueurs de 1940 devant le dilemme suivant : ou bien ils respecteraient notre neutralité, ou bien ils renonceraient à utiliser nos chemins de fer pour leurs échanges économiques. A cet effet, la mission primaire des postes implantés à l'entrée de nos ponts et tunnels n'était pas de les faire sauter à la première nouvelle de l'invasion, mais de prévenir le sabotage de leur destruction.

Encore que nous ayons été confirmé dans cette opinion par le rapport du Général (1946), l'hypothétique « major De Rham » nous informe aujourd'hui qu'il s'agissait avant tout de repousser l'attaque de commandos anglo-américains encore plus hypothétiques — et pour cause — à l'époque où M. Georges Piroué place ses anecdotes. Comme on le voit, on s'instruit à tout âge, pour autant, toutefois, qu'à l'histoire fastidieusement documentée on préfère son petit roman militaire.

Reste, cependant, si l'on adopte cette thèse, que nos mobilisés du Réduit favorisaient inconsciemment la cause du Troisième Reich et de l'Italie mussolinienne au détriment de la cause alliée, de la victoire de laquelle dépendait le salut de notre indépendance et de nos libertés

¹ *Op. cit.*, pp. 27-28.

démocratiques. Et tirons dès lors la conclusion de cette thèse, de façon à en faire éclater sans plus tarder la fulgurante absurdité: si nos hommes, si leurs officiers ont été trompés, qui les trompait sinon l'inventeur de la stratégie du Réduit national, sinon le général Henri Guisan en personne?

On doit à la vérité de dire que notre romancier ne va pas si loin. Mais le pas qu'il n'a pas sauté, d'autres n'ont pas hésité à le franchir allégrement, dont le critique littéraire du « Monde » comme nous le verrons tout à l'heure.

* * *

Et maintenant, accompagnons l'auteur jusqu'à son poste, regardons le voir passer les trains, « venant du nord, allant dans le sud », et reproduisons les réflexions que ces passages lui inspirent du haut de son viaduc:

« On ne sait ni où ni comment ils auront été chargés, ni par qui et dans quelles conditions ils seront déchargés. On ne sait même pas ce qu'ils contiennent. Qu'est-ce qu'une nation en guerre peut envoyer comme marchandises à une autre nation en guerre? Qu'est-ce qu'un produit stratégique? Jusqu'où va le mépris de l'Allemagne à l'égard de la neutralité du pays dont elle utilise les voies de communication? Et dans quelle mesure ce pays réputé neutre ferme-t-il les yeux sur ce trafic? Les wagons de bois, de charbon, de paille, cela se reconnaît au premier coup d'œil. Mais rien ne prouve que dessous, soigneusement huilées, empaquetées, ne soient pas dissimulées des mitrailleuses, des pièces détachées d'artillerie. Des munitions, des obus, des bombes. Ou encore, derrière les portes dont les sentinelles ont le temps de constater que le verrou est plombé, il pourrait y avoir des hommes, des prisonniers, de futurs cadavres, de cette chair à canon dont on a tant besoin partout ou de ces personnages clandestins dont la présence ici ou là modifie le cours des événements ¹.

L'auteur ignore, semble-t-il, qu'en cette saison, les wagons de charbon qui transitaient entre Bâle et Iselle ou Chiasso, étaient à leur entrée en Suisse minutieusement inspectés à l'aide de détecteurs de mines qui eussent infailliblement décelé les mitrailleuses, pièces détachées, munitions, obus, bombes d'avion camouflés sous la houille. Quant à l'hypothèse que des « prisonniers » aient été transférés par ce moyen d'Allemagne en Italie, il suffit de l'énoncer pour en faire apparaître tout le ridicule. Ajoutons que, pour autant que nous soyons bien informé, Hitler ne faisait pas voyager ses agents secrets dans des wagons de marchandise; *Mitropa* et *Lufthansa* suffisaient à cet effet.

* * *

¹ *Ibid.*, pp. 78-79.

Il n'empêche que les fables de M. Georges Piroué ont été reprises comme autant de paroles d'Évangile, voire amplifiées, par certains journaux romands et étrangers.

C'est ainsi que nous lisons dans le « Monde » à la date indiquée plus haut :

Passant, au cours des années, du domaine romanesque au plan historique, la guerre de 40-45 n'en continue pas moins d'inspirer des écrits de fiction par certains de ses épisodes insolites, singuliers ou peu connus.

Ainsi de la drôle de guerre en Suisse, qui vit l'armée nationale mobilisée à des fins plus simulatrices que belliqueuses. Il s'agissait, nous dit l'auteur du *Réduit national*, helvète lui-même, *d'assurer la pérennité du trafic qui alimentait les forces de l'axe tout en paraissant, aux yeux des Alliés, se protéger contre une éventuelle menace*¹.

Naturellement tout simulacre crée sa réalité. Et comme dans une pièce de Genet, celle-ci atteint vite des dimensions parodiques, paroxystiques. De ne pas être sous-tendue par une justification sincère, la geste soldatesque prend des allures de tragi-comédie. Un des soldats se révèle hypnotiseur et fait découvrir en chaque homme l'homme secret qui s'y camoufle. Un sergent devient fou... de règlement, qu'une sentinelle abat plus par inadvertance que par règlement de comptes. Et l'affaire n'aura pas de suites puisque nous sommes ici dans le domaine de l'illusion.

Cette « grosse nerveuse » d'un pays qui mime les tourments de la guerre sans réellement les souffrir se dissipera, tout naturellement, dès la fin du conflit, pour céder la place à la « bonne conscience ».

Georges Piroué est sans faiblesse pour cette dernière. Il la traque et la fouaille, tout au long du récit, dans un style rugueux, âpre, mais imagé, où le gras des gamelles se mélange à l'odeur de suint et de sueur pour donner cette impression de ballet maladroit, désaccordé, de gros insectes engoncés qui ne réussiraient pas à prendre leur vol.

Comme on le voit, l'auteur de cet article à prétention ironique autant que vengeresse croit pouvoir restituer l'intention politique et stratégique du *Réduit national* et l'esprit du Service actif 1939/1945, à l'aide d'un petit roman de 180 pages, que son éditeur a fait imprimer en très gros caractères pour lui donner plus de corps!

Dans cette assurance à juger d'un passé aussi riche en surprises et péripéties, on retrouve — n'est-il pas vrai? — cette paresse d'esprit, cette légèreté d'appréciation et cette insupportable infatuation qui caractérisent, en France comme ici, tant de nos « intellectuels » de gauche et d'extrême gauche. Et puisqu'on parle de fouailler sans faiblesse la « bonne conscience » du peuple suisse, disons que ce collaborateur du « Monde » devrait s'administrer la même discipline, en pénitence de son toupet...

* * *

¹ C'est nous qui soulignons.

« *Georges Piroué accuse* », c'est ainsi que la « Tribune de Lausanne » titrait l'interview que son correspondant parisien, M. Pierre Descargues, était allé prendre chez l'auteur de « Réduit national »¹. On ne s'était donc pas demandé à la rédaction de ce quotidien de grande information, de quelles qualités pouvait exciper ce critique littéraire de profession pour se poser en « accusateur » de notre Service actif, et pas non plus s'il connaissait son dossier d'auditeur militaire...

Mais passons et retenons quelques-uns des passages les plus caractéristiques de cette interview :

Voici comment M. Pierre Descargues, autre compétent en la matière, présente le dit bouquin à ses lecteurs éventuels :

« Le livre est très dense, plein d'images très fortes : des groupes casqués, verdâtres sur la neige avec une odeur de cuir et de fauve. Tout un monde en attente ne comprenant rien à ce qu'il fait. Des jours et des nuits de veille le long des viaducs où circulent des convois étrangers dont nul ne sait ce qu'ils contiennent et pourquoi pas des déportés ou des armes ? Des mouvements pour rien. »

Puis laissons M. Georges Piroué s'en expliquer à son interlocuteur parisien, « après avoir vissé une gauloise dans son fume-cigarette » :

« A partir de l'hypnotisme, tout s'est enchaîné. J'ai pensé à la guerre. J'ai vu que nous l'avions subie, que nous nous étions réfugiés dans un repliement sur nous-mêmes. Que nous avons joué à la guerre et que dans cette fausse guerre, nous avons fini par obtenir des morts, comme à la vraie. Il suffit du doigt d'un copain qui se crispe sur la gâchette. Nous dépendions alors d'un jeu diplomatique dont nous ne devions rien connaître. Le citoyen était traité comme un pion sur l'échiquier. Tout cela au nom du secret tactique et des principes supérieurs. Ainsi l'Etat se sauvegardait-il au prix de la transformation du citoyen en objet. Il ne tenait aucun compte du sentiment généralement antinazi de la population. Bien sûr, la Suisse est sortie intacte du conflit général. Mais cette volonté d'absence, de repli a abouti à une frustration, à une mauvaise conscience ».

Il est bien vrai, selon le proverbe, que le papier souffre tout. En présence de ces contre-vérités à retardement, il est licite, toutefois, d'exprimer son indignation, mais il est encore plus utile de leur apporter notre réfutation documentée à l'intention de nos jeunes camarades.

Loin d'être « un monde en attente ne comprenant rien à ce qu'il fait », nos soldats-citoyens accomplissant leur service de relève aux entrées du Réduit, étaient, dans leur ensemble, parfaitement conscients de la mission qui leur incombait, et bien résolus à la remplir coûte que

¹ Bien entendu, ledit correspondant parisien connaît aussi bien les circonstances de notre Service actif 1939/1945 qu'un aveugle-né connaît les couleurs.

coûte. N'oublions pas qu'à cet effet, le Général qui voulait que « chaque soldat sache sa manœuvre », comme le disait Napoléon, avait, dès novembre 1939, institué la section « Armée et Foyer », aux fins de l'informer sur la situation, et que celle-ci, de 1943 à 1945, n'organisa pas moins de 4043 conférences. Pour avoir participé à cette activité, nous pouvons témoigner du grand intérêt que trouvaient nos soldats et nos sous-officiers à ces séances d'information, ce que démontraient sans contre-dit la pertinence et la qualité des questions qu'ils nous posaient en toute liberté.

Ce que nous venons d'écrire touchant M. Pierre Descargues, réfute du même coup les allégations tendancieuses, pour ne pas dire davantage, de M. Georges Piroué. Il n'est pas vrai que le citoyen suisse, durant cette période, ait été traité « comme un pion sur l'échiquier », et encore moins que l'« Etat »¹ l'ait ravalé à l'humiliant niveau d'un « objet », et pas davantage qu'il n'ait « tenu aucun compte du sentiment généralement antinazi de la population ». En fait, les publications suspectes de sympathie pour le régime hitlérien furent, les unes frappées de suspension par la « Division presse et radio » et les autres soumises à la censure préventive; quant aux espions qui travaillaient pour l'*Abwehr*, on sait que la peine de mort, rétablie à leur intention en 1941, ne leur fut pas épargnée.

Dans ces conditions, somme toute satisfaisantes, ni les mobilisés ni l'ensemble du peuple suisse ne sortirent du Service actif 1939/1945, avec ces sentiments de « frustration » ou de « mauvaise conscience » dont croit pouvoir faire état M. Georges Piroué.

A cette assertion émanant d'un de ces « résistancialistes *a posteriori* »² comme la Suisse romande en connaît tant depuis les petites heures du 8 mai 1945, opposons ces foules compactes et recueillies, de toutes classes et de tous âges, qui se rassemblèrent à Berne, le 20 août 1945, pour assister à la remise des drapeaux, quinze ans plus tard, à Lausanne, pour rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle du général Guisan, à Ouchy, par une merveilleuse journée de juin 1967, pour honorer le monument érigé à la mémoire de ce vrai Père de la Patrie.

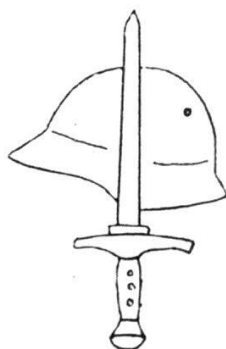
¹ Qui ça: l'*Etat*: le Conseil fédéral? Le Parlement? Le Général? Le fusilier Wipf? Relevons cette tendance accoutumée à nos contestataires à s'en prendre à des abstractions.

² A peine Hitler avait-il disparu, que l'un d'eux nous disait: « Moi, Monsieur, j'aurais été déporté, si les Allemands nous avaient envahis! » A quoi nous répondîmes: « Vous oubliez, Monsieur, qu'entre vous et les Allemands, il y avait l'armée suisse! »

Ce qui n'empêche pas un intellectuel « gauchiste », infiltré à la rédaction de la « Tribune de Lausanne-Le Matin », de sous-titrer le dialogue Descargues-Piroué, dont, avec une documentation suffisante, sinon sans passion, nous croyons avoir démontré la malveillante inanité: « *Le Réduit national: symbole du refus helvétique¹ de vivre* ».

Sur cette ineptie, on peut tirer l'échelle.

Lt-colonel Ed. BAUER



¹ Remarquons la fréquence avec laquelle revient cet adjectif dans la presse et la radio romandes de ces derniers temps. Il fait assurément « très parisien » et nous rappelle en même temps, dans quels abîmes de calamités les « intellectuels » de 1798 plongèrent la Suisse, naguère le pays le plus prospère de l'Europe.